

" Dans une hotte ". L'importance de la vannerie dans l'économie des peuples chasseurs-pêcheurs-cueilleurs du Nord-Ouest de l'Amérique du Nord

Nancy J. Turner

Volume 20, numéro 3, 1996

La nature culturelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015434ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015434ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turner, N. J. (1996). " Dans une hotte ". L'importance de la vannerie dans l'économie des peuples chasseurs-pêcheurs-cueilleurs du Nord-Ouest de l'Amérique du Nord. *Anthropologie et Sociétés*, 20(3), 55-84.
<https://doi.org/10.7202/015434ar>

Résumé de l'article

« Dans une hotte »

L'importance de la vannerie dans l'économie des peuples chasseurs-pêcheurs-cueilleurs du Nord-Ouest de l'Amérique du Nord.

Pour saisir l'importance de la vannerie dans la culture et l'économie traditionnelles des peuples du Nord-Ouest de l'Amérique du Nord, l'auteure passe par l'histoire, la diversité des paniers et de leurs usages, l'investissement en temps, énergie et savoirs nécessaires à leur production. Principaux contenants pour la récolte, le transport et l'entreposage des aliments, les paniers font partie intégrante des systèmes saisonniers de production alimentaire de la région. Le travail de la vannerie revient traditionnellement aux femmes. Ce travail renvoie à un système complexe de savoirs qui non seulement comprend les techniques et l'art de la fabrication, mais s'étend aux aspects écologiques et culturels de la cueillette et de la transformation des matières premières. Au cours des ans, la production et la fonction des paniers ont changé, mais le travail de vannerie subsiste. Les vannières d'aujourd'hui remarquent toutefois l'impact de l'exploitation industrielle des forêts et des activités humaines sur les végétaux qu'elles utilisent. L'auteure propose des pistes de recherche sur les aspects écologiques et économiques de la vannerie.

Mots clés : Turner, écologie, Amérindiens, chasseurs-cueilleurs, pêcheurs, artisanat, vannerie

« DANS UNE HOTTE »

L'importance de la vannerie dans l'économie des peuples chasseurs-pêcheurs-cueilleurs du Nord-Ouest de l'Amérique du Nord

Nancy J. Turner



The commonest form [of Secwepemc basket] is [...] usually carried upon the back, by women, and is employed for many purposes [...]. The women search the open woods and hillsides with crutch-like root-digging sticks in hand, and as each bunch of roots is extracted deftly toss it over the shoulder into a basket carried on the back [...].

Dawson 1891 : 18-20

Introduction

La vannerie et les activités qui y sont associées sont des éléments importants des cultures traditionnelles du Nord-Ouest de l'Amérique du Nord et de l'utilisation des ressources. Quoique tous les peuples chasseurs-pêcheurs-cueilleurs de cette région en aient généralisé l'usage, la place des paniers dans la culture et leur contexte écologique ont rarement fait l'objet de descriptions ou de discussions. On a beaucoup écrit sur les types de vannerie, les matériaux et leurs utilisations, mais il subsiste plusieurs questions d'importance pour ce qui concerne l'origine de la vannerie, ses fonctions économiques et culturelles, les systèmes de connaissances qui entrent en jeu dans sa fabrication et ses applications, les effets des changements environnementaux sur la production des paniers, enfin leur évolution et leur diversification dans le temps et dans l'espace. Cet article¹ propose une vue

1. Je suis redevable à de nombreux peuples autochtones qui, au cours des ans, ont partagé avec moi leurs savoirs et leurs connaissances techniques sur les plantes. Je remercie en particulier Mary Thomas (Secwepemc), Nonnie Florence Davidson (Haida), Nellie Peters, Alex Peters et Margaret Lester (Lillooet), Alice Paul (Hesquiaht, Nuw-Chah-Nulth), Lena Jumbo et Stanley Sam (Ahousaht, Nuw-Chah-Nulth), Ida Jones (Ditidaht), Annie York (Nlaka'pamux), Margaret Siwallace (Nuxalk-mc) et Jacquelyn Ross (Miwok de la Côte). Je remercie aussi Andrea Laforet, du Musée canadien des civilisations ; Marianne Boelscher Ignace et George Nicholas de la Secwepemc Cultural Education Society et du Simon Fraser University Program à Kamloops ; Dana Lepofsky du Département d'archéologie de l'Université Simon Fraser ; Ruth Kirk et Dale Croes de Olympia, Washington ; Dan Savard du Royal British Columbia Museum ; Juliet Craig de l'Université de Victoria et Marja Eloheimo du Evergreen State College, Olympia, Washington. Karen Chester et Dawn Loewen de Victoria ont commenté une première version de ce texte. Mes remerciements vont aussi à mon mari Robert Turner pour ses commentaires substantiels et à trois lecteurs anonymes du manuscrit. Ce travail a été rendu possible grâce à deux subventions de recherche : l'une du Conseil de la Recherche en Sciences Humaines du Canada et l'autre de l'Université de Victoria (1994-1995).

d'ensemble de ces questions et les aborde dans l'ordre suivant : 1- les preuves archéologiques de l'ancienneté de la vannerie ; 2- l'énergie, le temps et l'espace requis pour la fabrication des paniers ; 3- la contribution essentielle des paniers à la production, au transport et à la conservation des aliments ; 4- les savoirs spécialisés qui président à leur fabrication et 5- les changements survenus à la production et aux fonctions des paniers de cette région, sans oublier les répercussions de la détérioration environnementale actuelle sur cette production. Pour chacun de ces aspects, le texte suggère des voies de recherche avec leurs exigences. Il y a encore beaucoup à découvrir, à clarifier et à résoudre avant que nous puissions prétendre à une compréhension profonde de la place de la vannerie dans les cultures de la côte Nord-Ouest et dans l'écologie humaine.

La rédaction de cet article repose sur des sources publiées et des récits de vannières contemporaines. La littérature scientifique comporte un certain nombre de descriptions remarquables de la récolte des plantes et des techniques de tissage pratiquées par les groupes du Nord-Ouest. On peut citer parmi les travaux les plus anciens ceux de Teit pour les vanneries des Salish de l'intérieur (1900, 1909, 1928) et pour les Kwakwaka'wakw (Kwagiulh ou Kwakiutl du Sud) (1909, 1921), ceux de Mason (1902), Haeberlin *et al.* (1928) et Paul (1944). Parmi les publications plus récentes, on compte celles de Laforet (1984, 1990, 1992), Porter (1990), Mowat *et al.* (1992), Schlick (1994), Gogol (1982, 1984) et Anderson (1993a, b, c). Ces travaux présentent des résultats de recherches archéologiques, des descriptions de paniers appartenant aux anciennes collections d'explorateurs, d'ethnologues amateurs ou d'employés des musées, des écrits et des descriptions des premiers observateurs et ethnologues, et des informations recueillies directement des vannières.

Dans les collections muséales, les informations sur la provenance des artefacts varient en qualité et en quantité suivant les notes que les collectionneurs ont prises. La documentation est ainsi distribuée de façon très inégale selon les régions et les groupes, en fonction des collectionneurs eux-mêmes. Marius Barbeau a produit l'une des meilleures documentations sur la vannerie en rédigeant ses notes sur les Tsimshian de la côte en 1915, mais Harlan Smith s'est montré économe de détails. Une certaine confusion règne encore dans la documentation de ces collections du fait qu'elles ont souvent été constituées à partir de paniers trouvés en dehors de leur aire d'origine (Laforet 1990 : 285).

Dans l'entière région du Nord-Ouest, comme dans de nombreuses régions du monde (Hammon et Jablow 1973), la cueillette des matériaux nécessaires à la vannerie, la fabrication des paniers et leur utilisation relèvent habituellement du travail des femmes. Les descriptions des sociétés de chasseurs-pêcheurs-cueilleurs n'ont pas toujours reconnu adéquatement la contribution importante des femmes en tant que productrices dans les systèmes économiques traditionnels. Hunn (1981 : 124) démontre, par exemple, que les données de l'*Ethnographic Atlas* (1967) de Murdock sont « [...] systematically biased in favor of hunting and fishing resources at the expense of gathering resources ». Pour élargir ce débat, on peut aussi souligner que ces travaux ont non seulement sous-estimé la cueillette des plantes alimentaires et leur apport calorique dans les régimes traditionnels, mais également la cueillette des plantes en tant que matières premières et la transfor-

mation des fibres végétales pour la production d'ustensiles essentiels à la récolte et au stockage des aliments, là où l'alternance des saisons l'exige². Même lorsque les auteurs étudient de façon détaillée les plantes alimentaires, il arrive qu'ils portent très peu attention aux plantes utilitaires qui en favorisent l'accès (Marshall 1977 : 46). La question de la contribution totale des hommes et des femmes aux régimes alimentaires traditionnels selon les régions nécessite une analyse plus poussée et les paniers sont certainement un des éléments importants qui doit y figurer.

Dans la recherche archéologique, il a existé un biais, sans doute non délibéré mais persistant, qui a oblitéré la contribution culturelle et économique des femmes (Gero et Conkey 1991) et qu'on peut attribuer au désintérêt général que la plupart des archéologues et des ethnologues ont éprouvé à l'égard des plantes et de leur transformation jusqu'aux environs de la dernière décennie (voir par exemple Lepofsky, en cours de publication). Nombre d'artefacts et de restes issus d'activités habituellement masculines, notamment la chasse et la pêche, — lames de pierre, pointes de lances et de harpons, os et coquillages —, sont susceptibles d'avoir été mieux préservés que les objets associés à la cueillette des plantes et aux activités des femmes (Burley 1988). Mais encore, lorsqu'on a retrouvé des restes de végétaux et des outils servant à la récolte ou à la transformation des plantes (comme des poinçons, couteaux, racloirs et grattoirs pour peler l'écorce ou gratter les racines), on n'a généralement pas su en reconnaître l'utilité. Cette situation est en train de changer, à la fois à cause du nombre accru d'archéologues de sexe féminin, mais aussi — c'est un effet de la présence féministe dans le milieu de la recherche — à cause d'un intérêt croissant pour tout ce qui entoure les femmes de la préhistoire (Gero et Conkey 1991). De plus, les plantes et leur usage à l'époque préhistorique occupent aujourd'hui davantage l'avant-scène, ce qui est à la fois un facteur et un résultat de la richesse croissante des restes végétaux retirés des sites archéologiques secs ou saturés d'eau : exemplaires de paniers, de nattes, de cordages, d'objets en écorce de bouleau³ et de plantes alimentaires.

Les paniers de la région du Nord-Ouest : histoire et diversité

On trouve dans Hoolilan *et al.* (1987 : 23) cette hypothèse : « With the exception of tool making, basketry is, apparently, the oldest of all craft arts⁴ ». Mais à quand remonte la diversification et l'utilisation des différents types de paniers dans chacune des régions du Nord-Ouest ? Il y a encore beaucoup à découvrir avant de pouvoir répondre à cette question de façon exhaustive. Si l'on s'en remet à Cressman *et al.* (1960 : 73, cité dans Schlick 1994 : 16), les plus anciens restes de

2. Les hommes ont aussi fabriqué des paniers et participé à la récolte des matériaux, mais d'après les textes ethnographiques, la grande majorité des vanniers sont, et ont été, des femmes (Schlick 1994 : 5, Laforet 1990, Ortiz 1993a).

3. Les noms scientifiques des plantes mentionnées dans cet article figurent à l'Annexe 1.

4. Le plus ancien témoin du travail des fibres remonte à 17 000 ans ; il provient de la grotte de Lascaux en France. Il s'agit d'un gros câble résultant du tordage de trois fils de deux brins (Barber 1994 : 51).

paniers, du moins dans la région du fleuve Columbia, sont du type cordé décoré de fausse broderie et, à proximité de The Dalles, ils remontent à au moins 9 000 ans. Vers le nord, les preuves archéologiques de l'existence de la vannerie sont plus récentes. Les objets de vannerie les plus anciens provenant d'un site saturé d'eau de Colombie-Britannique ont été découverts au site de la Glenrose Cannery, et ces vanneries remontent à 4 440 ans (plus ou moins 80 ans) pour ce qui est de la « vannerie de bois » (c'est-à-dire de tiges ou de racines) et à 3 970 ans (plus ou moins 90 ans) pour la « vannerie d'écorce » (Bernick 1991). Notons que le thuya géant, l'une des sources les plus importantes de matériaux de vannerie, ne s'est répandu sur la côte Nord-Ouest que depuis environ 4 000 ans, et il n'est apparu que beaucoup plus tard dans certaines régions comme celle de la rivière Skeena (Hebda et Mathewes 1984).

Figure 1 :

L'archéologue Dale Croes découvre un panier de brins de thuya au site de la rivière Hoko, site saturé d'eau de l'État de Washington. Ce panier, similaire dans ses grandes lignes à ceux qui sont fabriqués aujourd'hui, est vieux de 1 500 ans (photo Ruth et Louis Kirk, 1979).



Comme au site de la Glenrose Cannery, les découvertes de matériaux de vannerie ont été faites le plus souvent dans des sites saturés d'eau (Croes 1976, 1995). Le site d'Ozette et, tout près, celui de la rivière Hoko, à côté du cap Flattery dans la péninsule Olympic de l'État de Washington, ont livré des plantes variées associées à la technologie de la vannerie : nattes tissées d'écorce de thuya, sacs pour les harpons de chasse à la baleine faits du même matériau, paniers de brins de thuya, cordages en quantité, rouleaux pour les métiers et les fuseaux, chapeaux, parties de vêtements et couteaux à lame de quartz et à manche de thuya.

Ces couteaux qui sont vieux d'environ 2 500 ans pourraient bien avoir servi à la vannerie (Croes 1976, 1977, 1995 ; Kirk 1979). Le long de la côte du Pacifique, quelques sites saturés d'eau ont donné des preuves semblables de l'existence de la vannerie — pour la plupart, objets provenant de l'écorce, des rameaux ou des racines de thuyas géants — mais aucun site n'a eu jusqu'ici un rendement comparable à celui d'Ozette pour ce qui est de la quantité et de la diversité de la vannerie (Croes 1976, 1977). Des sites secs de l'intérieur attestent aussi l'utilisation ancienne des fibres végétales. Des fragments d'écorce de bouleau, probablement vieux de 1 000 à 2 000 ans, ont été trouvés à Kamloops en Colombie-Britannique. Nombre de ces fragments se présentent sous la forme de petits rouleaux et plusieurs paraissent avoir été partiellement brûlés (George Nicholas 1995, communication personnelle). De grandes quantités d'écorce de bouleau datant de 3 000 ans à 1 000 ans ont aussi été retrouvées au site de Keatley Creek au-dessus du Fraser entre Lillooet et Pavilion (Dana Lepofsky 1995, communication personnelle) et dans d'autres sites avoisinants (Mathewes 1980). Certaines de ces pièces d'écorce ont servi à tapisser les parois de caches creusées dans le sol ; de fait, Nicholas (*ibid.*) a remarqué à Kamloops un exemple non ambigu de cache excavée dont les parois sont revêtues d'écorce de bouleau et le sol de dosses de peuplier. On peut logiquement penser que certains parmi les autres fragments exhumés figurent parmi les tout premiers matériaux de vannerie : un des rouleaux d'écorce de bouleau de Keatley Creek présente des perforations de poinçon ; dans un site tout proche, on a retrouvé des fruits d'amélanchier écrasés entre des nattes, et on a retiré des graines d'un véritable panier d'écorce de bouleau (Lepofsky 1995, Mathewes 1980).

Ces témoins de vannerie ancienne révèlent généralement des types de vannerie et des techniques qui ont encore cours de nos jours. Dans le Nord-Ouest de l'Amérique du Nord on exécute la vannerie à partir d'un nombre relativement restreint de techniques de base : à brins cordés, à brins tissés, de type spiralé, à faisceaux cousus ou de bois courbé, avec imbrication et fausse broderie⁵ (Croes 1989, 1995). En appliquant ces techniques à de multiples matériaux, à des contenants de divers types et de tailles différentes, en les combinant, les permutations possibles sont innombrables : récipients en forme de seau fabriqués d'écorce de bouleau ou d'autres écorces ; paniers de transport en vannerie spiralée de racines de thuya fendues, cousues autour de montants de thuya ou spiralées ; paniers tissés de brins d'écorce de thuya ; solides paniers ajourés faits de branches ou de rameaux de thuya ; paniers à brins cordés serrés de racines d'épinette de Sitka ; sacs en feuilles de quenouille, chanvre du Canada et autres matériaux ; minuscules paniers décoratifs de feuilles fendues de carex et de scirpe, entrelacées de façon compliquée, la plupart munis de couvercles bien assujettis (voir Laforet 1992 : 19). Ces techniques ne servent pas seulement à la fabrication de paniers et de récipients, mais aussi de chapeaux, de couvercles pour les plats, de nattes, de vêtements et même de jouets.

5. Ces deux dernières techniques ne servent qu'à la décoration. Le type spiralé relève davantage de la couture que du tressage, et les récipients en écorce de bouleau ne sont pas tressés mais coupés, pliés et cousus. Les fabricants aborigènes les classent néanmoins parmi les paniers.

Dans le Nord-Ouest de l'Amérique du Nord, la vannerie se fait ou se faisait à partir de plus de quarante espèces différentes de plantes indigènes. Certaines de ces plantes sont communes et largement répandues, d'autres sont plus rares et ont un habitat restreint (Turner 1979).

Malgré la diversité des techniques et des matériaux, il est possible d'identifier les types de base et le choix de matériaux qui caractérisent certains groupes. Laforet (1990 : 286) estime que « [t]he basketry style of a people encodes their identity ». En étudiant la vannerie des peuples de la côte et de l'intérieur, Laforet a montré qu'il existait des distinctions importantes, bien que parfois subtiles, dans le style et la technique des différentes régions, des groupes culturels, et même à l'échelle individuelle. Elle soutient aussi que chaque vannière avait un style personnel et que « the making of any basket involved the basketmaker in a creative tension between fulfilment of the regional style and the expression of self » (Laforet 1990 : 292). On peut toutefois déplorer qu'il soit difficile de reconnaître les vannières du passé à leurs œuvres ou à leur style, parce que les collectionneurs ne les ont que rarement identifiées. En outre, la plupart des groupes se caractérisent par un grand éventail de paniers (et de chapeaux), et la plupart des artisanes accomplies maîtrisent plusieurs techniques et matériaux afin de produire toute une variété de paniers.

La vannerie de chaque groupe se distingue par une combinaison particulière de techniques et de matériaux, mais elle reflète aussi les liens sociaux qui se sont créés au sein du groupe et entre les peuples, par le commerce et les communications, les mariages et les autres formes d'échanges. Les termes techniques de vannerie et la nomenclature des paniers et des matières premières révèlent ces liens. Les échanges d'objets de vannerie étaient bien établis à la période qui a précédé l'arrivée des Européens ; par exemple, Croes (1977 : 429) a identifié au site d'Ozette un chapeau tressé de type nordique qui remonte à 450 ans. Annie York, aînée nłaka'pamux (Thompson), raconte comment les femmes, plus particulièrement les veuves, fabriquaient des paniers, des sacs et des nattes pour assurer leur subsistance, même autrefois :

These women [...] have no more husbands to go and gather fish. So that's the way they trade with the people from the interior. They make baskets, round baskets for making soapberries into it, or berry baskets, they trade them. And their mats, too, we use lots of those bulrushes and the people from here [Spuzzum] like a silver willow bag. They bring that down here too [...] and they trade with that baskets [...] that's made out of split cedar.

Annie York 1984, communication personnelle

Marchandises destinées au commerce, les paniers servaient aussi de contenants pour stocker et transporter les denrées ou d'autres objets de négoce (Schlick 1994 : 3).

Dans toute la région, on échangeait aussi les matériaux de vannerie. Kennedy et Bouchard (1983) rapportent par exemple que les Sliammon se procuraient de « l'herbe » (carex et scirpes) des Nuu-Chah-Nulth (anciennement Nootka) de l'île de Vancouver et la fibre de chanvre des Stl'atl'imx (Lillooet), peuple salish de l'intérieur, tandis qu'ils vendaient à d'autres groupes des produits variés dont l'écorce

intérieure de thuya. Les Nuu-Chah-Nulth obtenaient régulièrement des Quileute et des Makah de la péninsule Olympic des feuilles de xérophylle transformées pour la fabrication de leurs petits paniers de vannerie cordée à montants (*wrapped twine*) ; depuis quelque temps, ils nomment la xérophylle « *American grass* » et, par contraste, nomment les feuilles de carex disponibles localement « *Canadian grass* » (Turner et Efrat 1982).

Figure 2 :
Une aînée quileute
aujourd'hui décédée,
Nellie Richards de
LaPush, ramasse de la
xérophylle pour la
vannerie à Queets Prairie,
État de Washington (photo
Ruth et Louis Kirk 1965).



Dans la région intérieure de la Colombie-Britannique, le chanvre et les racines de thuya faisaient l'objet d'un commerce particulièrement important (Teit 1900, 1909 ; Turner *et al.* 1990). Mary Thomas, une aînée secwepemc (Shuswap) se rappelle : « We [at Neskonlith] would trade a bag full of *stinestn* [cedar roots] to Skeetchestn for something we didn't have » (Mary Thomas 1994, communication personnelle).

Les types de vannerie et les matériaux utilisés ne se sont pas figés. Toute circulation des savoirs ou introduction de nouveaux matériaux, tout changement dans les structures économiques et sociales se répercutent souvent dans l'apparition de types nouveaux ou différents de vannerie et de nouvelles applications. Ces changements se sont accélérés depuis l'arrivée des Européens. Dans le Nord-Ouest de l'Amérique du Nord, dès la fin du dix-neuvième siècle, des modifications substantielles avaient été introduites dans l'économie domestique et de nombreux produits nouveaux devenaient accessibles. Des formes traditionnelles de vannerie ont été promptement remplacées par des biens manufacturés ; d'autres types de vannerie subirent des changements de fonction et le nombre de paniers produits exclusivement pour la vente s'accrut. Les vannières firent l'expérience de formes

nouvelles, de teintures et de motifs décoratifs. Aux matériaux indigènes s'ajoutèrent le raphia (qui provient d'un palmier tropical), les cosses de maïs et d'autres matériaux importés (Schlick 1994, Laforet 1990). Vers 1902, C. F. Newcombe rapportait que les femmes utilisaient fréquemment la teinture à l'aniline pour teindre la xérophylle et les autres matériaux de vannerie aux couleurs brillantes à cause des « demands of the average collector for gaudy shades » et elles s'en servaient pour créer des motifs très contrastés plutôt que d'utiliser comme avant les couleurs naturelles plus douces, dérivées de l'écorce d'aulne et de pruche, des racines du mahonia à feuilles de houx, de lichens et d'autres plantes indigènes (Turner 1979 : 134).

À partir de cette époque, les vannières eurent plus que jamais l'occasion d'échanger des techniques. Vers la fin du dix-neuvième siècle, par exemple, les femmes sliammon qui se rendaient à Kamloops aux réunions de prières catholiques apprirent des femmes salish de l'intérieur l'art de fabriquer les paniers de racines de thuya (Kennedy et Bouchard 1983). C'est aussi vers cette époque que les femmes haida acquirent les techniques décoratives de fausse broderie de leurs voisines tlingit.

On peut observer ces changements dans les collections dont on a parlé plus haut. On trouvera à la figure 3 un service à thé de type européen produit dans une vannerie spiralée de racines de thuya fendues.



Figure 3 :
Service à thé des
Salish de l'intérieur en
vannerie spiralée de
racines de thuya
fendues ; adaptation à
une nouvelle économie
(courtoisie du Royal
British Columbia
Museum, Victoria,
Colombie-Britannique,
Numéro de catalogue
du négatif : XX).

Parmi les exemples « modernes », on cite des enveloppes tissées dont on entourait les bouteilles et autres récipients, des plateaux, des caisses et des tables à café. On ajoutait souvent une touche « moderne » à des paniers, qui restaient de toute manière traditionnels, comme des bordures crénelées ou à dentelle, des motifs inspirés de symboles chrétiens ou de l'armure⁶ des tissus européens.

6. Mode d'entrecroisement des fils de chaîne et de trame qui détermine la texture et le motif du tissu (NdT).

Les facteurs qui président au choix et au perfectionnement de types particuliers de vannerie et de matériaux sont manifestement complexes. Pourquoi et comment, par exemple, les femmes haida et tlingit de la côte du Pacifique-Nord ont-elles développé leur vannerie finement cordée d'épinette de Sitka, alors que d'autres ne l'ont pas fait, bien qu'elles eussent le même arbre à leur portée ? Comment les femmes nuu-chah-nulth et leurs voisines ont-elles appris le procédé compliqué de la vannerie cordée à montants en utilisant de multiples matériaux, y compris le carex, alors que d'autres ayant accès aux mêmes matériaux ne s'en sont pas servi ? Pour répondre à ces questions, il faudra faire une synthèse rigoureuse des connaissances sur l'histoire et la géographie des origines de ces peuples, sur les caractéristiques régionales, les préférences culturelles, les réseaux de communications et d'échanges, sur l'habitat et la distribution des plantes servant à la vannerie et sur la variation dans la qualité et la productivité de ces espèces dans le temps et dans leur aire de dispersion.

L'investissement énergétique nécessaire à la production de la vannerie

Bien que les descriptions ethnographiques du cycle annuel d'activités s'intéressent rarement à l'acquisition des matières premières nécessaires à la vannerie, cette activité prenait beaucoup de temps et était d'une importance primordiale pour presque toutes les cultures autochtones du Nord-Ouest. Plusieurs femmes (et hommes) entreprennent encore de longs voyages pour se procurer ces matériaux, et passent plusieurs jours, voire plusieurs semaines, à la transformation des fibres et à la fabrication des paniers. Dans presque tous les cas, les matériaux nécessaires — racines d'épinette, écorce de thuya, carex, scirpe⁷, écorce de bouleau ou chanvre — se trouvaient à des endroits très précis qu'on savait localiser à une certaine distance de l'habitation permanente. L'artisane devait souvent voyager pendant des heures ou des jours pour les récolter. Stanley Sam, vieil homme nuu-chah-nulth de Ahousaht (1994, communication personnelle), se rappelle que sa grand-mère allait à pied dans les coins reculés des forêts montagneuses de Clayoquot Sound pour prélever l'écorce des cyprès jaunes et des thuyas géants, et elle partait pour plusieurs jours — dix ou plus — à chacun de ses déplacements. Peri et Patterson (1993 : 185) relèvent qu'en Californie, il arrivait que la famille entière participe à la cueillette des matériaux de vannerie (« they'd make a big trip of it »), et qu'elle reste camper une semaine là où la récolte était bonne.

Plusieurs paniers requièrent deux, trois et même un plus grand nombre de matériaux différents pour leur fabrication. La cueillette de chacun de ces matériaux requiert des déplacements particuliers, et leur apprêt, des méthodes spécifiques. Par exemple, pour fabriquer les paniers spiralés de racines de thuya fendues, les femmes salish de l'intérieur se rendent dans les marais pour cueillir des roseaux, à

7. Le scirpe d'Amérique est plus connu sous le nom de *sweet grass* par les vannières du Nord-Ouest de l'Amérique du Nord qui continuent à avoir de grandes difficultés à se le procurer, car il pousse dans un habitat spécialisé, celui des marais salés des zones intercotidales.

la lisière de la forêt et dans les taillis humides pour récolter l'écorce de cerisier et dans les bois ombragés près des rivières pour prélever les racines et les éclisses de thuya. Chaque matériau exige une succession d'étapes précises pour sa transformation. Les tiges herbacées sont fumées et ébouillantées, réunies en gerbes et suspendues pour sécher et blanchir au soleil. L'écorce du cerisier est soigneusement pelée⁸, roulée contre le fil et laissée à sécher dans sa teinte rougeâtre naturelle, ou, pour la colorer en noir, on l'enfouit dans l'humus d'un marais pendant plusieurs mois⁹. Les racines de thuya, une fois prélevées, sont soigneusement liées en bottes, puis de retour chez soi, on les pèle, fend et coupe de différentes longueurs, puis on les attache par paquets avec leur propre pelure, pour les faire sécher et les entreposer (Hill Tout s. d., Turner 1992b).

Florence Davidson, une Haida, a des souvenirs des voyages de sa mère pour récolter les racines d'épinette qui entraient dans la fabrication de paniers et de chapeaux qui ne constituent qu'un exemple de l'énergie et du temps que les femmes devaient consacrer à la vannerie. Sa mère, Isabella Edenshaw, était une vannière reconnue, bien que son travail, exécuté dans l'ombre de celui de son mari, Charles Edenshaw, peintre et sculpteur renommé, fût généralement perdu pour l'histoire. Florence Davidson se rappelle lorsqu'elle partait avec sa mère de leur habitation de Massett, sur la côte nord de Graham Island, pour se rendre dans un secteur particulier de la forêt où le sol sablonneux permettait de déterrer les racines d'épinette de Sitka :

Ever since I can remember, I used to go with my mother in May for spruce roots [hlii.ng]. Every fine day we'd go to North Beach early in the morning before sunrise. We'd pack water and food with us and mother would cook our breakfast in the woods [...]. We'd collect hlii.ng all day long [...]. We'd collect piles and piles of [roots]. The sun would be going down when we started for home [...]. Soon as my mother finished eating she'd start splitting the roots [...].

Blackman 1982 : 85-86

Hill Tout (s. d. : 30) qui a décrit en détail les étapes de la fabrication des paniers spiralés de racines de thuya par les femmes Sechelt a écrit : « The most difficult and tedious part of the work is the preparation of the material ».

Bien qu'on ait su au besoin fabriquer grossièrement et rapidement des paniers à partir d'écorces de thuya courbées ou d'autres écorces, la plupart des paniers nécessitaient un travail de plusieurs heures et il fallait quelquefois des jours ou des semaines pour les terminer¹⁰. On y travaillait souvent pendant la soirée lorsque les autres tâches domestiques étaient terminées et les paniers restaient pendant des mois à demi achevés. Schlick (1994 : 142) a estimé qu'un sac tissé d'environ 38 cm

8. Comme pour le bouleau, on ne retirait que la couche externe et l'arbre survivait.

9. Une méthode plus moderne pour noircir cette écorce consiste à la laisser tremper pendant plusieurs semaines dans un seau d'eau avec des clous rouillés.

10. Laura Jordan, tisserande yurok de la Californie présente au Washington State American Indian Basketmakers' Gathering (Rassemblement des vaniers amérindiens de l'État de Washington) un panier cordé d'écorce d'épinette, de saule et de xérophylle, d'environ 15 cm de diamètre qui avait nécessité 6 000 points de couture et 60 heures de travail.

par 51 cm pouvait nécessiter deux à trois mois de travail. Les souvenirs de Florence Davidson nous fournissent un nouvel exemple du travail que sa mère et plus tard elle-même ont consacré à la vannerie pendant la plus grande partie de leur vie :

My mother used to weave baskets and hats all winter long [...]. She'd get up early in the morning and cook and, after everyone was finished eating, she'd go to work splitting the roots again and weaving them into a hat or basket. She worked all day long, day after day, from the time she finished picking and putting up berries till the spring [...].

Blackman 1982 : 85-86

Il est difficile d'estimer le nombre et la taille des paniers utilisés autrefois par maisonnée et par village. De même, l'énergie et le temps investis dans la fabrication de ces paniers ou la place qu'ils tenaient dans la production alimentaire et l'économie totale du ménage restent également à élucider. Ces chiffres, bien sûr, doivent varier en fonction de la maisonnée, du groupe et de la région. On peut néanmoins fournir quelques indications. Boas (1909) a décrit une femme kwakwaka'wakw qui prenait trois paniers de tailles différentes pour aller cueillir les baies : un grand panier appelé « panier avaleur » (*swallowing basket*), un panier de taille moyenne, et un plus petit pour la cueillette proprement dite. À ces paniers, il faut ajouter ceux que l'on prenait avec soi pour déterrer les racines d'érythronée, pour la récolte des palourdes et pour d'autres usages spécialisés, sans compter ceux qu'on utilisait pour la cuisson ou la conservation des aliments. On peut donc estimer facilement que chaque femme kwakwaka'wakw — et sa famille nucléaire — possédait au moins dix paniers de taille moyenne et grande, de même que plusieurs petits. D'après les souvenirs d'Annie York sur les ménages nlaka'pamux, il en fallait même davantage : au moins seize paniers pour entreposer les baies séchées, environ le même nombre pour les racines séchées, et plusieurs encore pour la récolte et la cuisson (Turner *et al.* 1990). Les collectionneurs de paniers comme Marius Barbeau et Charles Newcombe ne se sont certainement pas heurtés à la rareté dans les communautés qu'ils ont visitées au début du vingtième siècle. Harlan Smith, arrivant à Masset en 1918, a pu réunir soixante-dix paniers, neufs et usagés, en deux mois.

Dolby Turner (1992) offre un aperçu plus récent du nombre de paniers par maisonnée grâce à une vieille femme halkomelem, dont le petit logis était remarquablement peu encombré :

She pointed to a row of baskets on the floor, some stacked three high. « I keep things Indian way. » There was a great variety of these lovely baskets, woven in all sizes and designs, in which were stored sheep fleece and balls of wool, carded and spun, ready to be knitted into one of her much-prized Cowichan sweaters [...].

Turner 1992 : 13

Si l'on compte à la fois les paniers produits pour l'usage domestique et ceux qui étaient destinés au commerce, il est probable que bon nombre de femmes fabriquaient autrefois au moins cinq très grands paniers par année, environ dix de taille moyenne et certainement plusieurs petits. Selon les types de paniers et les matériaux qu'ils requéraient, on pouvait réunir en une seule cueillette les matériaux

nécessaires à plusieurs paniers¹¹. La fabrication des paniers, si on tient compte de la cueillette des matériaux, de leur transformation et du tressage, pouvait sans doute, dans certaines régions, représenter entre le quart et la moitié des heures que les femmes consacraient au travail chaque année. L'évaluation la plus élevée s'applique aux femmes qui, comme Isabella Edenshaw, étaient des artisanes de profession fabriquant des paniers aussi bien pour les besoins familiaux que pour l'échange ou la vente.

Outre le type de paniers et le nombre nécessaire au ménage à une période donnée, plusieurs facteurs influent sur le temps consacré à la fabrication des paniers : le rendement des matériaux récoltés ; l'habileté des vannières ; la durabilité des matériaux ; la solidité des différents types de paniers ; le poids des charges et l'usage qu'on en fait qui en déterminent l'usure ; la fréquence des réparations ; et la proportion des paniers fabriqués et gardés pour le ménage, acquis de l'extérieur ou vendus. La taille de la maisonnée, la disponibilité et l'utilisation d'autres types de contenants tels que les boîtes de thuya courbé, la quantité des aliments et d'autres matériaux récoltés, transformés et stockés dans les paniers sont aussi des paramètres très pertinents. À ce jour, l'information détaillée sur tous ces déterminants est extrêmement limitée, spécialement en ce qui a trait au passé.

Les paniers dans la production alimentaire

Les paniers et récipients de fibres végétales constituent la majorité des contenants utilisés pour transporter les denrées alimentaires dans le Nord-Ouest de l'Amérique du Nord.

Les peuples autochtones de cette région se procuraient traditionnellement une grande partie de leurs moyens de subsistance lors de « périples saisonniers » à divers endroits bien connus sur le territoire du village ou du groupe familial (Suttles 1987, Hayden 1992, Teit 1900 et 1909). Ainsi, ces denrées devaient être transportées parfois sur de grandes distances vers leur lieu de transformation, de consommation ou de stockage, habituellement le village permanent. De plus, la plupart des plantes récoltées étaient de petite taille, et beaucoup d'entre elles étaient humides et de texture molle. Parmi les plantes comestibles, les grappes de fruits les plus grosses ont moins de 10 cm de long (par exemple, les grappes du salal) ; la plupart des racines et des bulbes ont moins de 5 cm de diamètre (comme les bulbes comestibles de quamassie), ou 15 cm de long (par exemple, la racine principale de l'hélianthe) ; les légumes verts, auxquels on associe les jeunes pousses, les feuilles et les algues, sont pour la plupart fragiles et mous, et ils ont une longueur maximale d'environ 30 à 40 cm (par exemple, les pousses de berce laineuse) ; en outre le cambium¹² comestible et la partie intérieure de l'écorce sont de texture molle et filamenteuse. De plus, les baies, les algues et le cambium sont

11. Jacquelyn Ross, représentante de la California Indian Basketweavers (Society for Ecological Restoration Conference, Seattle, Washington, Septembre 1995), estime qu'une vannière du nord de la Californie pouvait généralement récolter en une seule fois des matériaux pour faire dix paniers.

12. Tissu générateur situé entre le bois et l'écorce des arbres et des arbustes (NdT).

Figure 4 :

Edith O'Donaghey, une aînée stl'atl'imx de Lillooet, Colombie-Britannique, aujourd'hui décédée, se servait avec plaisir de son panier en vannerie spiralée de racines de thuya pour la cueillette des baies. La voici après une cueillette d'environ deux litres de petits fruits (*Rubus leucodermis*).



Figure 5 :

Dans l'ordre habituel, Alice Paul de Hesquiaht, aujourd'hui décédée, en compagnie de Barbara Efrat, linguiste, montrant une grande hotte nuu-chah-nNulth [*qa7awc*] de vannerie ajourée faite de brins de thuya fendus et de racines de thuya. Derrière Alice Paul se trouve un panier buxuuy' avec son anse centrale pour les palourdes et autres fruits de mer (Hesquiaht, 1975).

habituellement très juteux. Les aliments de source animale comprennent aussi de très petites créatures : les palourdes et autres coquillages, les différentes espèces de poisson, les petits oiseaux et les petits mammifères. Toutes ces denrées doivent être transportées dans des contenants. Les plus gros poissons comme le flétan, les mammifères marins, les cerfs et l'élan, l'ours et autres gros gibiers font exception : on peut les transporter d'une pièce ou en gros quartiers, mais lorsqu'ils ont été dépecés et débités, il faut encore des paniers et des hottes pour les transporter.

Auparavant on transportait les hottes remplies sur son dos lorsqu'on voyageait à pied ou elles étaient placées dans les canoés si on empruntait les cours d'eau. Quand les chevaux eurent été introduits, on les employa rapidement comme bêtes de somme ; on attachait aux selles ou aux bâts les hottes pleines de baies et les sacs de racines et d'autres denrées. Depuis les cent dernières années, les femmes de certaines régions ont pu voyager par chemin de fer, ou en charrette, et plus tard en automobile pour se procurer des baies et d'autres aliments, et elles transportent avec elles leurs paniers et autres contenants.

Les paniers servaient aussi, surtout dans les régions de l'intérieur, à la cuisson des aliments de consommation immédiate ou pour la conservation (Teit 1900 : 235). Sur la côte, la boîte de thuya courbé fut un autre récipient important pour la cuisine et l'entreposage. De plus, dans toute la région, des fours creusés étaient utilisés pour la préparation et la cuisson de grandes quantités d'aliments. Mais même dans ces fours, les aliments qui cuisaient étaient souvent déposés dans des ustensiles de vannerie.

La capacité de faire des provisions fut l'une des stratégies de survie les plus importantes des peuples du Nord-Ouest de l'Amérique du Nord. La majorité des denrées ne pouvaient être récoltées que pendant de courtes périodes, pendant leur saison de croissance. Tard à l'automne, en hiver, et tôt au printemps, on s'en remettait à des aliments déjà amassés et préparés, la plupart conservés dans des paniers et autres contenants placés sur des échafaudages dans la partie supérieure de la maison où l'air circulait librement. Par exemple, Annie York se souvenait qu'autrefois une femme pouvait avoir jusqu'à quatre échafaudages dans l'aire de séjour de la famille, chacun supportant environ quatre gros paniers remplis de baies séchées pour les besoins du ménage. Les légumes racines et les autres aliments étaient conservés de la même manière. Parfois on se servait de sacs tissés, surtout pour les racines, et ces sacs étaient simplement suspendus à des crochets au mur ou au plafond. On suspendait les paniers munis d'anses de la même manière (Turner *et al.* 1990). Les paniers et les sacs qui servaient au stockage étaient de tailles diverses. Plusieurs avaient une capacité de six à dix litres ; quelques-uns de 25 litres et plus (Laforet 1990 ; Schlick 1994 ; Mary Thomas 1995, communication personnelle).

La forme et la fonction sont inextricablement liées l'une à l'autre ; par exemple, les paniers destinés au transport de grandes quantités d'aliments ou d'autres biens devaient être suffisamment grands pour être utiles, mais suffisamment petits pour que leur poids, une fois remplis, n'excède pas les forces du porteur. Ils devaient donc tout à la fois être légers de construction, mais forts et résistants : ils devenaient inutiles s'ils se rompaient trop facilement, et il leur fallait subir bien des mauvais traitements à certains moments. Les contenants destinés à la conservation avaient aussi une taille, une forme et une construction optimales, selon les produits à conserver et l'endroit où ils étaient entreposés. Ils étaient souvent faits d'une vannerie ajourée qui laissait passer l'air ce qui réduisait les risques de moisissure et d'humidité (Ida Jones 1979, communication personnelle). Certains paniers, comme ceux qui servaient à la cuisson ou certains paniers de stockage, étaient étanches. D'autres étaient flexibles, extensibles ou pliables. Certains étaient fins et fragiles, d'autres plus grossiers et jetables.

Schlick (1994 : 17) avance que les matériaux dont on faisait les paniers présentaient des propriétés insectifuges ou susceptibles d'aider à la conservation des objets qu'on y déposait. Elle mentionne que l'extrait de chanvre, par exemple, a un pouvoir antibactérien. Le thuya géant est en tout cas reconnu pour ses propriétés naturelles de conservation qu'on attribue à ses huiles essentielles et aux résines, et il est probable que les paniers de thuya ont aidé à la conservation des aliments qu'on y plaçait¹³.

Mis à part les aliments, dépendaient aussi des paniers, l'entreposage et le transport des vêtements, des attirails de pêche et de multiples objets culturels importants. La vannerie est si présente partout et depuis si longtemps qu'elle est une des caractéristiques marquantes des groupes culturels de la région ; il est d'ailleurs difficile de concevoir ces cultures traditionnelles du Nord-Ouest sans paniers. On peut s'amuser à imaginer comment les gens auraient survécu sans eux ; la production des aliments et conséquemment le mode de vie entier auraient été totalement différents. On peut affirmer sans crainte de se tromper que leur capacité à profiter des aliments qui se trouvaient autour d'eux aurait été rigoureusement réduite. Une évaluation globale des « coûts et bénéfices » des paniers dans les différentes économies traditionnelles serait tout à fait pertinente.

La vannerie : sagesse et savoirs traditionnels

La vannerie et les paniers faisant partie intégrante de la vie quotidienne des peuples autochtones ont depuis longtemps reflété la richesse de ce qu'il est désormais convenu d'appeler le Savoir écologique traditionnel (*Traditional Ecological Knowledge*) : philosophie, attitudes, compréhension, savoirs pratiques et modes de communication (Turner 1992b et volume sous presse). Bien que ces valeurs n'aient pas toujours été reconnues, les vannières elles-mêmes savent que la récolte des matériaux et le travail qui s'ensuit pour créer un objet fonctionnel et esthétique comportent plus de significations que la seule répétition d'une technique. Norma Turner, vannière californienne résume sa pensée : « [T]hese baskets are alive. That's what the old people always said [...]. These materials that we make baskets with are alive [...]. There's a connection between the ancestors, the people, the basketmakers and these baskets » (Ortiz 1993a : 197).

Pour ceux qui ont appris la façon traditionnelle de vivre, les paniers sont la manifestation de l'histoire d'un peuple, de leurs origines et de leurs relations aux autres entités de l'univers. On peut en voir un exemple dans l'histoire tlingit de « l'origine de la vannerie » :

Back in Raven's time, Sun's beautiful wife, who was human, fashioned the first basket from some roots up in Sky-land at a time when she was longing for the earth-life for herself and her children. Sun, understanding her homesickness, increased the size of her basket until it was big enough for his wife and their eight

13. Les autochtones utilisaient aussi des plantes comme la menthe du Canada, la monarde fistuleuse, les baies de genévrier, l'armoise, le chou puant et les rameaux de thuya comme agents de conservation dans les paniers, les sacs et les boîtes qui contenaient des aliments.

children and gently lowered them down to the earth. The basket settled at a place near Yakutat on the Alsek River, and that is the reason that the first baskets in southeastern Alaska were made by Yakutat women.

Paul 1944 : 9

On retrouve des histoires similaires avec leur philosophie sous-jacente dans la bouche des vannières d'autres endroits (Kuneki *et al.* 1982, Murphey 1959, Shackelford 1900). Brown conclut :

The Southwestern Pima or Papago [O'odham], or any of the basket-making peoples, perceived in their acts of gathering grasses and vegetable dyes, and in the weaving process itself, the ritual recapitulation of the total process of creation. The completed basket is the universe in an image ; and in the manufacturing process, the woman actually plays the part of the Creator.

Brown 1973 : 61

Pour le peuple habitant le cours moyen du fleuve Columbia, la tradition veut que les paniers aient été une partie intégrante du « complex fabric of the life of the people » depuis le début des temps (Schlick 1994 : 20). La nourriture — et les récipients qui la contenaient — était depuis toujours considérée comme sacrée, et des cérémonies ont lieu chaque année à la même saison, pour honorer les racines, les baies et les autres aliments traditionnels. Les paniers occupent une place importante dans les cérémonies des Premiers fruits et Premières racines de ce peuple. C'est également vrai d'autres peuples : la danse de l'Amélanchier décrite par Teit (1909 : 578) est un autre exemple où « women danced with baskets and branches of service berry bushes [...] imitating the gathering of berries ».

Les plantes qui fournissent les matériaux de vannerie, comme toutes les entités naturelles, étaient considérées comme sacrées, comme des êtres sensibles, ayant le pouvoir d'influencer la vie des gens. Cette philosophie se reflète dans les « Paroles de louange au jeune thuya » du peuple kwakwaka'wakw :

Look at me, friend! I come to ask for your dress, for you have come to take pity on us ; for there is nothing for which you can not be used, because it is your way that there is nothing for which we can not use you, for you are really willing to give us your dress. I come to beg you for this, long-life maker, for I am going to make a basket for lilly roots out of you. I pray, friend, not to feel angry with me on account of what I am going to do to you ; and I beg you, friend, to tell our friends about what I ask of you. Take care, friend! Keep sickness away from me, so that I may not be killed by sickness or in war, O friend!

Boas 1921 : 619

La croyance dans le pouvoir inné des matériaux de vannerie, et dans celui des paniers qu'ils contribuent à créer, survit aujourd'hui dans plusieurs régions. Jacquelyn Ross, vannière californienne appartenant au groupe miwok de la côte, expliquait récemment comment on enseignait aux artisanes à récolter leurs plantes avec respect, et seulement aux endroits « propres » et non souillés par des activités comme boire ou fêter. Les paniers fabriqués avec des matériaux de vannerie cueillis dans ces endroits pourraient attirer la malchance sur ceux qui les utilisent. Les matériaux pour fabriquer les paniers de bébé étaient choisis avec un soin exceptionnel et la vannière au cours de son travail faisait attention de n'avoir que

des pensées heureuses et aimantes pour l'enfant à naître, de sorte que le panier protège le bébé et l'entoure d'une force positive. De plus, on enseignait aux filles à cueillir les plantes de vannerie aussi près que possible des sites traditionnels de cueillette, ces sites où leurs mères, leurs grand-mères et tous les membres féminins de la famille se rendaient avant elles. On considérait les matériaux de ces endroits comme les meilleurs. Les plantes provenant de lieux plus éloignés risquaient de ne pas convenir au travail de l'artisane puisque celle-ci ne connaissait pas l'histoire de leurs lieux de cueillette (Jacquelyn Ross 1995¹⁴).

Les motifs de nombreux paniers reflètent une inspiration puisée dans la nature et ils manifestent une fois de plus les liens étroits de ces peuples avec le monde naturel et avec les savoirs traditionnels. Par exemple, les motifs décoratifs des paniers spiralés en racines de thuya des Nlaka'pamux s'inspirent des frondes de fougère (genre polystic et ptéridium des aigles), des fleurs de vergerette, des feuilles de pédiculaire et du cornouiller. Chaque groupe possède ses motifs, mais ceux des Tlingit, décrits par Paul (1944), sont exceptionnellement riches en images de la nature, et plusieurs sont associés à des contes traditionnels. Par exemple, « mouth-track of the wood worm » qui « graphically illustrates the halting, irregular course of the woodworm eating its way through wood », et qui rappelle l'histoire d'une petite fille qui autrefois adopta un ver du bois, le nourrit et l'éleva comme un fils (Paul 1944 : 47). Les Tlingit ont aussi comme motifs « intestine of a little bird », « the track of a land otter », « the butterfly », « the foot print of a brown bear », « the tail of the arctic tern », « wild celery [berce laineuse] » et le « head of a salmon berry ». Paul identifie plus de quarante motifs différents inspirés de la nature (1944).

La cueillette des plantes de vannerie manifeste à elle seule les aspects pratiques du savoir traditionnel écologique. Comme on l'a déjà mentionné, leur localisation et les écosystèmes spécifiques auxquels elles appartiennent ne sont pas les seuls facteurs à considérer. La vannière doit aussi connaître le moment propice à la cueillette, et celui-ci peut varier d'une année à l'autre. Elle doit savoir quelles caractéristiques rechercher, celles qui font les matériaux de grande qualité, puisque de mauvais matériaux ne donneront que de mauvais paniers quelle que soit la technique de tressage utilisée. Comme le disait une vannière de grande notoriété, originaire de Californie : « The basket is in the roots, that's where it begins ». Elle doit aussi savoir comment maintenir et favoriser la croissance des plantes-ressources — celles qui produisent les matières premières — et comment les récolter de façon à ce que les peuplements se maintiennent sans se détériorer avec le temps (Ortiz 1993a ; Anderson 1993a, b, c). Ainsi, pour les paniers de racines de thuya et d'épinette, on recherche les arbres qui poussent dans les sols sablonneux avec peu de roches susceptibles de tordre les racines. Les arbres eux-mêmes doivent présenter peu de branches basses, car elles indiquent que les racines aussi se ramifient. On ne prélève que quelques racines sur chaque arbre de sorte qu'il puisse récupérer

14. Communication présentée à la Society for Ecological Restoration Conference. Indigenous Peoples' Symposium, Université de Washington, Seattle.

rapidement et continuer à pousser (Margaret Lester 1984, communication personnelle). De plus, « it is not good to take roots from the same [spruce] tree twice » (Nelson 1983 : 13). D'autres matériaux doivent être cueillis au même moment afin de les utiliser ensemble au moment de la fabrication du panier. D'après les vannières lillooet de Mount Currie, le meilleur moment pour se procurer des roseaux qui décorent les paniers de racines de thuya est « just when the wild roses bloom » (Turner 1992b).

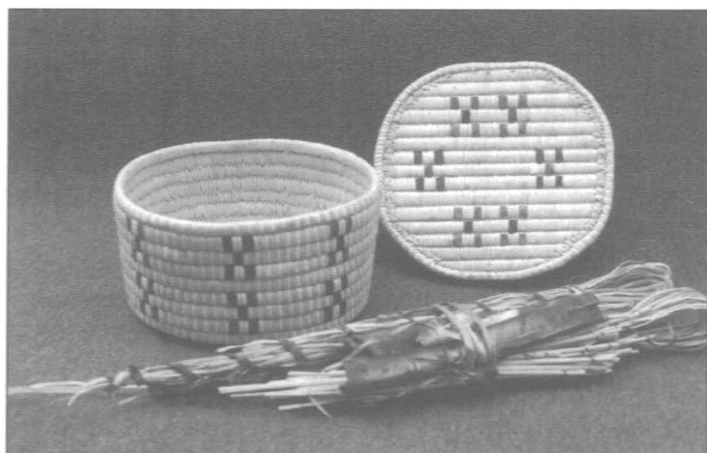


Figure 6 :
Un panier lillooet en vannerie spiralée de racine de thuya fendue, fabriqué par Nellie Peters de Mount Currie, aujourd'hui décédée, avec ses matériaux : roseau, écorce de cerisier amer, paquet de racines de thuya et éclisses de thuya.

L'écorce du thuya géant et du cyprès jaune est prélevée sur des arbres relativement jeunes, car celle des vieux arbres est trop grossière. Les arbres doivent pousser à un endroit humide et ombragé ; ceux qui croissent à découvert seront trop branchus et les lambeaux d'écorce seront courts. On écorce seulement le tiers ou un peu moins de la circonférence de l'arbre pour lui permettre de continuer à pousser. Il y a de nombreux arbres sur la Côte du Nord-Ouest qui présentent les cicatrices laissées par un écorçage ancien, parfois vieux de 50 ans, 100 ans et même davantage. Ces arbres sont connus sous le nom d'« arbres modifiés par la culture » (*Culturally Modified Trees* ou *CMTs*) ; il en existe plusieurs qui sont gros et vieux. On les retrouve souvent en groupe, ce qui atteste le fait que l'écorceuse s'est déplacée d'un arbre à l'autre en ne prélevant qu'une lanière sur chacun de telle sorte que l'arbre survive.

La récolte de l'écorce de bouleau demandait aussi une longue fréquentation de l'arbre et une connaissance de son mode de croissance. Mary Thomas, vannière ecwepemc raconte :

You can only gather the birch bark, say late May, June, and then it starts to stick back ; once it sticks, you can't get it. So you have to get your supply when it's ready [...]. When it's ready all you have to do is cut — and you just touch it a little and it just pops right off [...]. According to the weather, the old people would know when to do it — it's been so warm this year the birch bark might be ready around May [...]. And you have to be very careful that you don't cut through that thin pulp that covers the tree — if you cut right through the sap will start to come

out of it and you deprive the tree of the sap [...]. Once the bark is taken off it will not grow back but that pulp will turn into a hard surface and that protects the tree ; the pulp, the juice will still go up and make leaves and it keeps the tree alive.

Mary Thomas 1994, communication personnelle

Figure 7 :

La vannière secwepemc Mary Thomas avec deux de ses paniers en écorce de bouleau d'une capacité respective de sept et dix litres.



Une fois prélevée, l'écorce de bouleau ne peut être mise en paquet « n'importe comment ». On doit la rouler, en plaçant la surface interne à l'extérieur et les lenticelles parallèles au mouvement. Sinon, en séchant, le rouleau d'écorce deviendra très rigide et ne se déroulera plus.

La récolte des carex chez les Nuuchah-Nulth et les Salish de la Côte, qui en fabriquent des paniers cordés, se fait à la fin de l'été et au début de l'automne, lorsqu'ils sont en pleine maturité et avant qu'ils ne commencent à se détériorer à l'approche de l'hiver. Seules les pousses végétatives (sans fleurs ni fruits) sont récoltées ; elles sont appelées « plants femelles ». Quiconque récolterait les tiges portant des fruits, dites « mâles » ou « maris », se rendrait ridicule, puisque leurs feuilles sont plus cassantes et ne conviennent pas à la vannerie. On se procure les feuilles les plus appropriées à la vannerie là où l'on récoltait déjà les plantes autrefois, car on dit que le fait de les couper rend ces plantes plus productives (Lena Jumbo 1996, communication personnelle à Juliet Craig). D'autres plantes s'améliorent, dit-on, en qualité et en productivité quand elles font l'objet de récoltes. Parmi les autres techniques utilisées pour stimuler la croissance des plantes de vannerie, il y a la taille ou l'élagage et le brûlis (Ortiz 1993a ; Anderson 1993a, b, c).

Les plantes doivent être manipulées avec soin pendant leur croissance et à toutes les étapes de la récolte et de leur transformation jusqu'à ce que le panier soit terminé (Peri et Patterson 1993). D'après l'enseignement traditionnel, appris dès l'enfance par l'observation et la participation, une vannière développe des relations privilégiées avec les matériaux qu'elle utilise, et la vannerie devient en quelque sorte une association entre les plantes et les femmes. Laforet souligne :

Implicit in the act of gathering materials was a wealth of knowledge concerning their preparation [...]. This was not merely a matter of following a set of instructions or of finding the right cedar tree. It required skills acquired over time and through long observation and practice in an educational setting smaller and more intimate even than the household. These were skills passed from mother to young daughter, aunt to niece, grandmother to granddaughters, skills which, once acquired, were as familiar as breathing. Without them, however, none of the fabrics which could be created with the various techniques could have achieved their potential. There would have been no precision of form or design [...].

Laforet 1990 : 283

Les paniers étaient des objets précieux à cause de leur importance et du travail qu'ils nécessitaient. On apprenait tôt aux petites filles à les apprécier. Si on donnait aux garçons des attirails de chasse et de pêche miniatures, les filles recevaient de petits paniers et on les emmenait cueillir les baies (Kennedy et Bouchard 1983, Murphey 1959). Mary Thomas, une aînée secwepemc, a appris à connaître la valeur des paniers auprès de sa grand-mère et elle souligne combien ils sont précieux :

If you have a picking basket and you made it with your hands, you treasure it — you don't leave it laying around for kids to kick around for a football. You took it and you washed it and hung it up for the next year. Now today what our young people do is they take ice cream buckets, mass-produced plastic stuff; finish picking berries, the thing is sitting around, kids kicking it around for a football — so we're contributing to pollution.

Mary Thomas 1994, communication personnelle

Les systèmes traditionnels de connaissances et les préoccupations philosophiques des vannières étaient et sont toujours très complexes et importants pour elles et pour l'ensemble de ces cultures. Bien que notre regard sur ces considérations soit plus aiguisé qu'autrefois, il y a encore beaucoup à apprendre et à comprendre sur les systèmes traditionnels de savoirs des vannières et sur la gestion traditionnelle des plantes ressources qui a permis leur usage intensif et continu génération après génération.

Les transformations récentes dans l'économie et la fonction des paniers

Bien qu'ils soient limités, les vestiges auxquels on a accès donnent fortement à penser que les matières premières et les objets de vannerie ont toujours été des produits très commercialisés. Mais vers la fin du dix-neuvième siècle, les vannières entrèrent dans l'économie de marché de type européen et vendirent souvent leurs paniers à des Blancs — marchands, touristes, colons et collectionneurs. À titre d'exemple, Isabella Edenshaw, des Gwaii Haida, vendait sa vannerie dans un

magasin de Port Essington sur la terre ferme, et recevait environ cinq dollars comptant pour un chapeau de racines d'épinette finement tissé et peint. Elle utilisait cet argent pour acheter des vêtements à sa famille (Blackman 1982 : 85-86).

Hill Tout indique aussi qu'il y avait une production de paniers pour la vente, cette fois chez les femmes salish de la côte Sechelt :

Some of the women were very skillful in making the cedar-root basketry of this region. Even now, they make large numbers of them for sale to tourists, receiving from five to fifteen dollars a basket, according to size and quality. They had received an order just before my last visit to them, and many of the women and girls were busy in carrying it out. They employ only the small trailing roots of the bigger cedar for this kind of basketry.

Hill Tout s. d., vers 1905 : 30

Fait remarquable, pendant les années vingt et trente, la publicité de la compagnie de chemin de fer Canadien Pacifique pour la Côte-Ouest de l'île de Vancouver mettait en vedette la vannerie autochtone. Dans un de ses dépliants, on pouvait lire : « The Indians of this district are still noted for their skill in basket weaving and offer their wares for sale to tourists at various wharfs along the way ».

Margaret Lester, une vannière lillooet de Mount Currie (1984, communication personnelle) se souvient que sa mère et d'autres femmes de la communauté vendaient leurs paniers à leurs voisins blancs et recevaient en échange non de l'argent, mais des produits comme des pommes de terre et des vêtements usagés pour leurs enfants. C'est ainsi qu'elles contribuaient à faire vivre leur famille. Jusqu'à relativement récemment, la vannerie a généralement été très sous-évaluée. Même pendant les années soixante, les vannières se rendaient quelquefois au centre-ville de Victoria et passaient de magasin en magasin pour vendre de petits paniers-bibelots de carex ou de scirpe pour aussi peu que 0,50 \$ chacun. Aujourd'hui, pendant cette décennie quatre-vingt-dix, même un tout petit panier se vend 30 \$, un panier moyen d'écorce de thuya tressé peut coûter au moins 100 \$, et un chapeau haida natté de racines d'épinette ou un chapeau maquinna nuu-chah-nulth d'écorce de thuya et de carex peuvent rapporter 1 000 \$.

La fonction des paniers a elle aussi évolué depuis l'arrivée des Européens. Les paniers sont de moins en moins des objets utilitaires et de plus en plus des objets décoratifs ou de collection. Dans l'économie traditionnelle, que la propriétaire du panier l'ait elle-même fabriqué, qu'elle l'ait acheté ou troqué, le panier selon toute probabilité servait à la cueillette, au transport ou au stockage. Même les paniers les plus fonctionnels étaient décorés de façon compliquée et délicate : variation dans le motif du tressage, jeu des teintes de la matière première, juxtaposition de matériaux décoratifs de couleurs contrastées, ou, comme c'est le cas des récipients en écorce de bouleau, gravure sur l'écorce et broderie de dessins géométriques autour de la bordure¹⁵.

15. Il est ironique de constater que la vannerie n'est pas souvent reconnue de la même façon que d'autres formes d'art. Par exemple, dans son livre *Northwest Coast Indian Art. An Analysis of Form*, Holm (1965) ne mentionne pas la vannerie, bien qu'il présente des illustrations de peintures sur des chapeaux de racines d'épinette.

Aujourd'hui, sans doute à cause de la relative rareté de la vannerie, ou à cause des valeurs qui changent, peu de gens, qu'ils soient ou non autochtones, utilisent les paniers du Nord-Ouest nord-américain fabriqués à la façon traditionnelle pour faire la cueillette ou pour le stockage. D'autres types de contenants ont supplanté les paniers faits à la main pour remplir leurs fonctions : les poches en grosse toile de jute et les sacs de farine ou de riz en coton servent à transporter et à stocker les légumes racines ; les seaux et marmites à cueillir les baies et à cuisiner ; les pots de verre ou de faïence à conserver les baies. Plus récemment, les contenants de plastique, les sacs pour la congélation et les autres contenants modernes ont entièrement remplacé les paniers (Turner 1992a). La plupart des gens conservent leurs paniers, en particulier ceux qu'ils ont hérités de leur mère, tantes et grand-mères, comme des biens précieux, des héritages de famille.

La pratique de la vannerie se maintient aujourd'hui malgré les nombreux changements qui ont été introduits dans la vie des artisanes et dans l'environnement dont elles dépendent. Néanmoins toutes les vannières sont unanimes à dénoncer qu'il devient de plus en plus difficile de trouver des matériaux de qualité (Ortiz 1993a, Washington State American Indian Basketmakers' Gathering 1995). Un grand nombre des meilleurs thuyas et cyprès pourvoyeurs d'écorce et de racines ont été abattus. Il est aussi difficile de se procurer de l'écorce de bouleau. Mary Thomas fait remarquer, et de nombreuses vannières font la même observation : « It's harder to find birch now. I have to walk for miles now before I can get a decent piece of bark ».

Parmi les autres facteurs qui ont entraîné le déclin de la vannerie, il faut compter : les changements dans la structure démographique ; la compétition dans l'exploitation du territoire et des ressources (par exemple, la cueillette commerciale des plantes de fleuristes) ; les restrictions imposées aux modes traditionnels d'entretien du territoire par le feu ; la propriété privée et la création de parcs ; la construction de barrages qui transforment la dynamique hydrologique des écosystèmes des terres immergées ; les exigences du système scolaire « moderne » imposé aux autochtones ; et l'obligation où se trouve un grand nombre de femmes d'avoir un travail rémunéré (Laforet 1990 : 284 ; Ortiz 1993a, b ; Washington State American Indian Basketmakers' Gathering 1995). Ce déclin est ressenti d'abord et avant-tout par les vannières et utilisatrices de paniers. Edith O'Donaghey, une aînée stl'atl'imx se rappelle : « They had special buckets for soapberries and other kinds of berries, ones that won't leak [...] woven of cedar roots. Nobody makes those baskets anymore. They use ice cream buckets now [...] » (Turner 1992 : 417).

En plus de la destruction des matières premières qu'elle provoque, l'exploitation industrielle de la forêt menace la vannerie de bien d'autres façons. Les herbicides qui servent à « nettoyer » les broussailles après les coupes et les insecticides qui éliminent les insectes indésirables s'imposent progressivement comme des fléaux (Ortiz 1993a, b). Selon Jacquelyn Ross (Society for Ecological Restoration Conference, Seattle, Septembre 1995), plusieurs vannières nord-californiennes souffrent depuis quelque temps de graves éruptions cutanées et elles présentent un taux anormalement élevé de cancers. Elles attribuent cette situation

aux contacts avec les poisons qui polluent les matériaux dont elles se servent. Comme l'affirme Ortiz :

Both hand and mouth contact are made with many plant materials by basketweavers. Weavers have suffered the loss of teeth and numbness of the mouth after processing materials which have been sprayed [with herbicides]. What other illnesses or deaths may have been caused by such contact cannot be known [...]. How is a weaver to know if a plant has been recently sprayed ?

Ortiz 1993b : 7

Jacquelyn Ross affirme que certaines femmes craignent d'enseigner l'art de la vannerie à leurs filles de peur qu'elles ne s'empoisonnent.

Heureusement, on commence maintenant à réagir à ces dangers et plusieurs jeunes gens apprennent encore à fabriquer les paniers. Plusieurs vannières parmi les plus talentueuses, comme Mary Thomas (aînée secwepemc), Margaret Lester (une Lil'wat), les Haida Virginia Hunter et Primrose Adams (filles de Florence Davidson) enseignent à leur tour aux jeunes femmes et aux jeunes hommes de leurs communautés. Pendant l'été 1995, par exemple, Mary Thomas a participé à une école coopérative de vannerie dans laquelle les apprentis apprennent non seulement les techniques de la vannerie, mais aussi la façon de récolter les matériaux et de vendre leurs produits à la petite industrie artisanale. Au Washington State American Indian Basketmakers' Gathering 1995, les vannières se sont réunies pour échanger leurs savoirs, parler des importants problèmes d'accès aux matières premières, de la commercialisation de leur art et de la façon d'authentifier la vannerie comme spécifique des peuples amérindiens. De plus, des livres tels que *The Weavers* par Jenny Nelson (1983), destinés aux programmes scolaires, et des films vidéo, comme celui de Mary Thomas sur les paniers d'écorce de bouleau et celui de la California Indian Basketweavers Association (CIBA)¹⁶, présentent les « nouveaux » modes d'enseignement et d'apprentissage pour les jeunes vanniers. La vannerie n'est pas un art perdu, loin de là ; elle reflète une des grandes qualités du savoir traditionnel : l'adaptabilité.

De nos jours, dans quelle proportion les paniers des générations précédentes subsistent-ils ? Combien de vanniers exercent-ils leur art aujourd'hui dans cette région et quels types de paniers fabriquent-ils ? Combien de gens apprennent encore ce métier d'art ? Combien de temps les vannières contemporaines investissent-elles dans leur art ? Quels revenus en tirent-elles ? Quels problèmes rencontrent-elles pour se procurer des matériaux adéquats et de bonne qualité ? Quels sont les impacts réels de l'exploitation industrielle des forêts, de l'élevage, de l'agriculture et de l'urbanisation sur la fabrication des paniers ? Toutes ces questions appellent de nouvelles recherches.

16. Ces deux films sont : *Birch Bark Baskets* (1995), Mary Thomas, Neskonlith Band, Salmon Arm, Colombie-Britannique ; *From the Roots : California Indian Basketweavers* (1996), CIBA, Nevada City, Californie.

Conclusion

La vannerie du Nord-Ouest de l'Amérique du Nord est le résultat d'un ensemble complexe de facteurs historiques, culturels, artistiques, philosophiques, fonctionnels et écologiques dont cet article récapitule les divers aspects. Toutefois, subsistent bien des questions sur les fonctions et les applications de la vannerie dans les cultures du Nord-Ouest. On ne connaît pas bien l'histoire ancienne de cette production et de son utilisation. Les témoins les plus anciens de la vannerie sont des fragments de paniers vieux de 9 000 ans tirés du fleuve Columbia, de la vannerie de 4 000 ans tirée des sites saturés d'eau du nord de la côte et des fragments d'écorce de bouleau de 1 000 à 3 000 ans provenant des sites secs de l'intérieur. Avec les découvertes, l'identification et la datation d'une plus grande quantité de restes de plantes, avec la reconnaissance et l'identification éventuelle d'outils de vannerie dans les sites archéologiques, notre connaissance de la vannerie ancienne se clarifiera. En attendant, ces questions subsistent : comment, quand et pourquoi se sont développés les types complexes de vannerie et de matériaux dans les différents groupes culturels et linguistiques et dans différentes régions écologiques et géographiques ?

La vannerie — avec la récolte et la transformation des matières premières — était le travail traditionnel des femmes et les preuves disponibles indiquent que les activités qui entourent la vannerie occupaient une portion significative du temps d'un grand nombre de femmes. Le nombre et les types de paniers utilisés traditionnellement dans les différents ménages et les différentes communautés, d'une part, et la traduction de ce nombre en énergie et en temps déployés par les membres de la maisonnée, d'autre part, sont des sujets dont on discute trop peu dans la littérature scientifique et qui demandent une étude poussée. De plus, le rôle des paniers et des contenants dans la récolte, le transport et le stockage des denrées alimentaires nécessitent qu'on s'y intéresse davantage. Il semble clair que la part des femmes à la cueillette et à la transformation des aliments a été sous-estimée dans le passé, et, de même, leur contribution à la vannerie et la fonction de celle-ci dans la production alimentaire n'ont été que survolées dans plusieurs cas.

La vannerie nécessite de nombreux et divers savoirs, la plupart ressortissant à la catégorie du savoir écologique traditionnel, ce qui inclut tout d'abord la compréhension des habitats, des saisons et des techniques pour récolter efficacement les matériaux ainsi que les connaissances relatives à la transformation et au stockage de ces matériaux ; ensuite la compréhension de la fabrication et des applications de la vannerie. Les philosophies sous-jacentes à ces activités sont aussi importantes. Plusieurs vannières contemporaines mettent encore ces savoirs en œuvre, mais ils ne sont que rarement transmis ou reconnus, car on a tendance à considérer les paniers comme une fin en soi, comme de simples objets décoratifs.

Bien que les travaux de vannerie se poursuivent de nos jours, de nombreux changements ont touché la fonction économique des paniers et leurs applications, de même que le rôle des vannières. Il est essentiel de découvrir et d'enregistrer ces changements si l'on veut avoir une compréhension globale des changements culturels complexes qui ont eu lieu et continuent d'avoir lieu chez les peuples autoch-

tones de la région du Nord-Ouest. De plus, l'exploitation industrielle des forêts a affecté la disponibilité et la qualité des matériaux de vannerie. Ces impacts environnementaux doivent être étudiés et on doit trouver des moyens de les minimiser si les activités de vannerie doivent se maintenir et si on veut aider à promouvoir et à perpétuer cet important élément de l'héritage culturel de ces peuples. À mesure que nos recherches découvrent de nouvelles dimensions et que notre compréhension des cultures du Nord-Ouest s'approfondit et devient plus significative, notre appréciation de l'importance de la vannerie sous tous ses aspects se modifie grandement. De plus en plus, on reconnaît la vannerie comme un élément clé de la culture matérielle du Nord-Ouest, des savoirs écologiques traditionnels et des systèmes économiques. La vannerie est un indicateur important de la diversité et de la complexité culturelle et elle justifie un plus grand intérêt de la part des chercheurs.

Références

- ANDERSON M. K., 1993a, « Native Californians as Ancient and Contemporary Cultivators » : 151-174, in T. C. Blackburn et M. K. Anderson (dir.), *Before the Wilderness. Environmental Management by Native Californians*. Menlo Park, Ballena Press.
- , 1993b, « California Indian Horticulture : Management and Use of Redbud by the Southern Sierra Miwok », *Journal of Ethnobiology*, 11, 1 : 145-157.
- , 1993c, *The Experimental Approach to Assessment of the Potential Ecological Effects of Horticultural Practices by Indigenous Peoples on California Wildlands*. Thèse de doctorat. Berkeley, University of California, Graduate Division, Wildland Resource Science.
- BERNICK K., 1991, *Wet Site Archaeology in the Lower Mainland Region of British Columbia*. Rapport préparé pour le Heritage Trust, Heritage Conservation Branch, Victoria, Colombie-Britannique.
- BLACKMAN M. B., 1982, *During My Time : Florence Edenshaw Davidson, a Haida Woman*. Seattle et Londres, University of Washington Press.
- BOAS F., 1909, *The Kwakiutl of Vancouver Island*. American Museum of Natural History, mémoire N° 8 : 307-515.
- , 1921, *Ethnology of the Kwakiutl*. Bureau of Ethnology Annual Report N° 35, 1913-1914, Washington (D.C.), Smithsonian Institution.
- BROWN J. E., 1973, « Modes of Contemplation Through Actions : North American Indians », *Main Currents*, 30, 2 : 58-63.
- BURLEY D. V., 1988, *Senewélets. Culture History of the Nanaimo Coast Salish and the False Narrows Midden*. Victoria, Royal British Columbia Museum, mémoire N° 2.
- CRESSMAN L. S., D. L. COLE, W. A. DAVIS, T. M. NEWMAN et D. J. SCHEANS, 1960, « Cultural Sequences at The Dalles, Oregon », *American Philosophical Society Transactions*, 50, part 10 : 73.
- CROES D. R. (dir.), 1976, *The Excavation of Water-Saturated Archaeological Sites (Wet Sites) on the Northwest Coast of North America*. Ottawa, National Museum of Man, Mercury Series, Archaeological Survey of Canada, Paper N° 50.

- CROES D. R., 1977, *Basketry from the Ozette Village Archaeological Site : a Technological, Functional and Comparative Study*. Thèse de doctorat. Pullman, Washington State University and Ann Arbor, Michigan, University Microfilms 77-25, 762.
- , 1989, « Prehistoric Ethnicity on the Northwest Coast of North America : an Evaluation of Style in Basketry and Lithics », *Journal of Anthropological Archeology*, 8 : 101-130.
- , 1995, *The Hoko River Archaeological Site Complex*. Pullman, Washington State University Press.
- DAWSON G. M., 1891, « Notes on the Shuswap People of British Columbia », *Transactions of the Royal Society of Canada*, Section II : 3-46.
- GERO J. et M. CONKEY (dir.), 1991, *Engendering Archaeology*. Oxford, Basil Blackwell Press.
- GOGOL J. M. (dir.), 1982, *American Indian Basketry Magazine*. Portland, American Indian Basketry Magazine.
- GOGOL J. M., 1984, « American Indian Art : Values and Aesthetics », *American Indian Basketry Magazine*, 4, 4 : 4-30.
- HAEBERLIN H. K., J. A. TEIT et H. H. ROBERTS, 1928, *Coiled Basketry in British Columbia and Surrounding Region*. Forty-first Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1919-1924. Washington (D.C.), Government Printing Office.
- HAYDEN B. (dir.), 1992, *Complex Cultures of the British Columbia Plateau : Traditional Stl'atl'imx Resource Use*. Vancouver, University of British Columbia Press.
- HEBDA R. J. et R. W. MATHEWES, 1984, « Holocene History of Cedar and Native Indian Cultures of the North American Pacific Coast », *Science*, 225 : 711-713.
- HILL TOUT C., s.d. (vers 1905), « Report on the Ethnology of the Siciatl [Sechelt] of British Columbia, a Coast Division of the Salish Stock » : 20-91, in C. F. Newcombe Papers, n° 239895, Provincial Archives and Records, Victoria.
- HUNN E. S., 1981, « On the Relative Contribution of Men and Women to Subsistence among Hunter-Gatherers of the Columbia Plateau : A Comparison with Ethnographic Atlas Summaries », *Journal of Ethnobiology*, 1, 1 : 124-134.
- KENNEDY D. et R. BOUCHARD, 1983, *Sliammon Life, Sliammon Lands*. Vancouver, Talonbooks.
- KIRK R., 1979, *Ozette and Hoko River Archaeology*. Pullman, Washington Archaeological Research Center, Washington State University.
- KUNKEI N. J., E. THOMAS et M. LOCKISH, 1982, *The Heritage of Klickitat Basketry*. Portland, Oregon Historical Society Press.
- LAFORET A., 1984, « Tsimshian Basketry » : 215-280 in M. Seguin (dir.), *The Tsimshian. Images of the Past : Views for the Present*. Vancouver, University of British Columbia Press.
- , 1990, « Regional and Personal Style in Northwest Coast Basketry » : 281-298, in F.W. Porter III (dir.), *The Art of Native American Basketry. A Living Legacy*. New York, Greenwood Press, Contributions to the Study of Anthropology, N° 5.
- , 1992, « Windows on Diversity : Northwest Coast Baskets in the Pitt Rivers Collection » : 37-50, in L. Mowat, H. Murphy et P. Dransart (dir.), *Basketmakers. Meaning and Form in Native American Baskets*, Oxford, Pitt Rivers Museum, University of Oxford, monographie N° 5.

- LEPOFSKY D., à paraître, « The Northwest », in P. Minnis (dir.), *Plants and People in Ancient North America*. Washington (D.C.), Smithsonian Institution Press.
- MARSHALL A. G., 1977, *Nez Percé Social Groups : an Ecological Interpretation*. Thèse de doctorat. Pullman, Washington, Washington State University, Department of Anthropology.
- MASON O. T., 1902, *Aboriginal American Basketry*. Washington (D.C.), Report of United State National Museum, Smithsonian Institution.
- MATHEWES R. W., 1980, « Plant Remains from the Lillooet Archaeological Project, B.C. », Abstract of paper presented at Botany 80, Botanical Society of America Miscellaneous Series 158.
- MOWAT L., H. MURPHY et P. DRANSART (dir.), 1992, *Basketmakers. Meaning and Form in Native American Baskets*. Oxford, United Kingdom, Pitt Rivers Museum, University of Oxford, monographie N° 5.
- MURDOCK G. P., 1967, *Ethnographic Atlas*. Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.
- NELSON J., 1983, *The Weavers*. A Queen Charlotte Islands Reader, Vancouver, Pacific Educational Press.
- ORTIZ B., 1993a, « Contemporary California Indian Basket-Weavers and the Environment » : 195-212, in T. C. Blackburn et M. K. Anderson (dir.), *Before the Wilderness. Environmental Management by Native Californians*. Menlo Park, Ballena Press.
- , 1993b, « Pesticides and Basketry », *News from Native California. Skills and Technology*. Été : 7-10.
- PAUL F., 1991, *Spruce Root Basketry of the Alaska Tlingit*, Sitka, Sheldon Jackson Museum (1^{re} édit. 1944).
- PERI D. W. et S. M. PATTERSON, 1993, « "The Basket" is in the Roots. That's Where it Begins » : 175-194, in T. C. Blackburn et M. K. Anderson (dir.), *Before the Wilderness. Environmental Management by Native Californians*. Menlo Park, Ballena Press.
- PORTER F. W. III (dir.), 1990, *The Art of Native American Basketry. A Living Legacy*. New York, Greenwood Press, Contributions to the Study of Anthropology, N° 5.
- SCHLICK M. D., 1994, *Columbia River Basketry. Gift of the Ancestors, Gift of the Earth*. Seattle, University of Washington Press.
- SHACKELFORD R. S., 1900, « Legend of the Klickitat Basket », *American Anthropologist*, 2 : 779-80.
- SUTTLES W., 1987, « Coping with Abundance : Subsistence on the Northwest Coast » : 45-63 in W. Suttles (dir.), *Coast Salish Essays*. Vancouver, Talonbooks.
- TEIT J. A., 1900, *The Thompson Indians. The Jesup North Pacific Expedition*. New York, Memoir of the American Museum of Natural History, Volume I, Part IV.
- , 1909, *The Shuswap, The Jesup North Pacific Expedition*, New York, G. E. Stechert, Memoir of the American Museum of Natural History, Volume II, Part VII.
- , 1928, « Basketry of the Neighbors of the Thompson », 41st Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1919-1924. Washington (D.C.), Government Printing Office.

- TURNER D. B., 1992, *When the Rains Came and Other Legends of the Salish People*. Victoria, Orca Book Publishers.
- TURNER N. J., 1979, *Plants in British Columbia Indian Technology*. Victoria, Royal British Columbia Museum Handbook N° 36.
- , 1992a, « Plant Resources of the Stl'atl'imx (Fraser River Lillooet) People : a Window into the Past » : 403-469, in B. Hayden (dir.), *Complex Cultures of the British Columbia Plateau : Traditional Stl'atl'imx Resource Use*. Vancouver, University of British Columbia Press.
- , 1992b, « "Just When the Wild Roses Bloom" : The Legacy of a Lillooet Basket Weaver », *TEK TALK : A Newsletter of Traditional Ecological Knowledge*. UNESCO, World Congress for Education and Communication on Environment and Development, Volume 1, 2 : 5-7.
- , sous presse, « Traditional Ecological Knowledge : Aboriginal Views and Ethnobiology of the Coastal Temperate Rain Forest » : s. p., in P. K. Schoonmaker *et al.* (dir.), *The Rain Forests of Home. Profile of a North American Bioregion*. Washington (D.C.), Island Press.
- TURNER N. J. et B. S. EFRAT, 1982, *Ethnobotany of the Hesquiat Indians of Vancouver Island*. Victoria, Royal British Columbia Museum, Cultural Recovery Paper N° 2.
- TURNER N. J., L. C. THOMPSON, M. T. THOMPSON et A. Z. YORK, 1990, *Thompson Ethnobotany. Knowledge and Usage of Plants by the Thompson Indians of British Columbia*. Victoria, Royal British Columbia Museum, mémoire N° 3.
- Washington State American Indian Basketmakers' Gathering*, 1995, The Evergreen State College, Longhouse Education and Cultural Center, October 7-8, 1995 (Two sessions on Access to Basketmaking Materials).

Annexe 1. Noms scientifiques des plantes mentionnées dans l'article

Noms français	Noms latins
Amélanchier à feuille d'aune	<i>Amelanchier alnifolia</i>
Armoise	<i>Artemisia</i>
Aulne rouge	<i>Alnus rubra</i>
Berce laineuse	<i>Heracleum lanatum</i>
Bouleau à papier ou bouleau blanc	<i>Betula papyrifera</i>
Carex ou leiche	<i>Carex obnupta</i>
Cerisier amer	<i>Prunus emarginata</i>
Chalef argenté	<i>Elaeagnus commutata</i>
Chanvre du Canada ou apocyn chanvrin	<i>Apocynum cannabinum</i>
Chou puant ou lysichiton	<i>Lysichiton americanum</i>
Cornouiller de Nuttall ou du Pacifique	<i>Cornus nuttallii</i>
Cyprés jaune ou faux-cyprés de Nootka ou cèdre jaune	<i>Chamaecyparis nootkatensis</i>
Épinette de Sitka	<i>Spruce</i>
Érithrone	<i>Erythronium revolutum</i>
Fougère, grande ou ptéridium des aigles	<i>Pteridium aquilinum</i>
Génévrier des Rocheuses ou saxicole	<i>Juniperus scopulorum</i>
Hélianthe	<i>Hierochloa odorata</i>
Hiéochloé odorante ou foin d'odeur	<i>Balsamorhiza sagittata</i>
Mahonia à feuilles de houx berbériss	<i>Berberis aquifolium</i>
Maïs	<i>Zea mays</i>
Menthe du Canada	<i>Mentha arvensis</i>
Monarde fistuleuse	<i>Monarda fistulosa</i>
Pédiculaire	<i>Pedicularis bracteata</i>
Peuplier	<i>Populus</i>
Polystic ou polytric	<i>Polystichum munitum</i>
Porphyres (algues comestibles)	<i>Porphyra</i>
Pruche de l'Ouest	<i>Tsuga heterophylla</i>
Quamassie	<i>Camassia leichtlinii</i>
Quenouille, typha à feuilles larges	<i>Typha latifolia</i>
Raphia	<i>Raphia</i>
Ronce	<i>Rubus leucodermis</i>
Roseau ou phalaris roseau	<i>Phalaris arundinacea</i>
Salal	<i>Gaultheria shallon</i>
Scirpe aigu	<i>Scirpus acutus</i>
Scirpe d'Amérique	<i>Scirpus americanus</i>
Shepherdie du Canada	<i>Shepherdia canadensis</i>
Thuya géant ou cèdre de l'Ouest	<i>Thuja plicata</i>
Vergerette	<i>Erigeron</i>
Xérophylle	<i>Xérophyllum tenax</i>

RÉSUMÉ/ABSTRACT

« Dans une hotte »

L'importance de la vannerie dans l'économie des peuples chasseurs-pêcheurs-cueilleurs du Nord-Ouest de l'Amérique du Nord.

Pour saisir l'importance de la vannerie dans la culture et l'économie traditionnelles des peuples du Nord-Ouest de l'Amérique du Nord, l'auteure passe par l'histoire, la diversité des paniers et de leurs usages, l'investissement en temps, énergie et savoirs nécessaires à leur production. Principaux contenants pour la récolte, le transport et l'entreposage des aliments, les paniers font partie intégrante des systèmes saisonniers de production alimentaire de la région. Le travail de la vannerie revient traditionnellement aux femmes. Ce travail renvoie à un système complexe de savoirs qui non seulement comprend les techniques et l'art de la fabrication, mais s'étend aux aspects écologiques et culturels de la cueillette et de la transformation des matières premières. Au cours des ans, la production et la fonction des paniers ont changé, mais le travail de vannerie subsiste. Les vannières d'aujourd'hui remarquent toutefois l'impact de l'exploitation industrielle des forêts et des activités humaines sur les végétaux qu'elles utilisent. L'auteure propose des pistes de recherche sur les aspects écologiques et économiques de la vannerie.

Mots clés : Turner, écologie, Amérindiens, chasseurs-cueilleurs, pêcheurs, artisanat, vannerie

« Into a Basket Carried on the Back » : *Importance of Basketry in Gathering/Hunting/Fishing Economies in Northwestern North America*

The role of basketry in traditional cultures and economies of the Northwest region is surveyed and examined, together with the history, diversity and applications of baskets, and the investments of time, energy and knowledge required to produce them. As major containers for food harvesting, transportation and storage, baskets have been an integral part of the seasonal food production systems in the region. Basketmaking is traditionally women's work. It reflects a complex system of knowledge incorporating not only the techniques of the art, but the ecological and cultural aspects of harvesting and processing the materials. Changes in the production and functions of baskets over time are discussed. Basketmaking continues to the present, but basketmakers have noted impacts of industrial forestry and other recent human activities on the materials they use. Directions for further research in the ecological and economic aspects of basketmaking are suggested.

Key words : Turner, ecology, Native Americans, hunters and gatherers, fishing people, handicrafts, basketry

Nancy J. Turner
Environmental Studies Program
University of Victoria,
Victoria (Colombie-Britannique) V8W 2Y2
Canada